

CHAPITRE V
EN CAMPAGNE

MÉMOIRES
DE SOLDATS

DATES
SEPTEMBRE 1870
JANVIER 1871

RÉCIT
D’UN MOBILE
À VILLERSEXEL

Je ne peux pas dire que j’ai fait la guerre. Je n’ai jamais été ce qu’on appelle un soldat. J’étais un paysan. On m’a pris un matin, au coin de mon champ, on m’a mis un fusil sur le dos et on m’a promené pendant des mois entiers, sur les grandes routes, avec l’estomac vide et des souliers percés.

RUBRIQUE
PORTRAIT DE SOLDAT



Marie-Antoinette Lix (1839-1909), lieutenant des francs-tireurs de Lamarche © Paris, musée de l’Armée, Dist. RMN / image musée de l’Armée

RÉCIT
D’UN MOBILE
À VILLERSEXEL

Quant à la nourriture, quelquefois on n’avait rien du tout à manger, et puis quelquefois on avait trop, parce qu’on nous distribuait, d’un seul coup, trois ou quatre jours de vives. Alors, tout de suite, on mangeait le plus qu’on pouvait, et puis, comme il y en avait beaucoup qui n’avaient pas de sacs, ils ne savaient pas comment emporter le reste ; ils en jetaient sur les routes, ils en donnaient aux paysans et dès le lendemain, ils n’avait plus rien.

RÉCIT D’UN CHASSEUR
À PIED QUELQUES JOURS
APRÈS LA BATAILLE
DE FROESCHWILLER

Nous envahissons une immense grange. Nous allumons cinq à six grands feux de fagots. Nous nous déshabillons des pieds à la tête, et, tenant nos habits étendus au-dessus de la flamme, nous faisons sécher en même temps et notre peau et nos effets. Au bout d’une heure, nous étions à peu près secs, hommes et habits. Les vêtements sont durcis et ratatinés ; cependant, avec un peu d’effort, je réussis à rentrer dans mes chaussures, impossible. A Lunéville, pour remplacer mes souliers d’ordonnance qui tombaient en ruines, j’avais acheté des bottines, et ces bottines avaient été absolument cuites et racornies par le feu.

Nous campons dans un terrain détrempé, sur une hauteur. Des habitants des villages voisins nous apportent des vivres. Nous avons une vache, une vache entière, une vache vivante. Mais pour la tuer, pour la dépecer, rien, rien que des couteaux de poche. Et cependant, en un tour de main... l’animal est tué, mis en morceaux et partagé entre les escouades...

La nuit vient. Nous sommes épuisés de fatigue. Officiers et soldats se couchent par terre, dans l’eau, sans abri. Des sentinelles sont placées à deux ou trois cents mètres en avant pour surveiller et garder les routes. Je fais ainsi deux heures de faction, seul, dans une nuit noire, tressaillant au moindre bruit...

RÉCIT
D’UN MOBILE
À VILLERSEXEL

Depuis que les grands froids étaient arrivés, quand on couchait dehors, et ça arrivait huit nuits sur dix, il n’y avait pas moyen d’essayer de dormir sous les petites tentes. On serait mort de froid au bout d’une heure. Alors, on se mettait à dix ou douze, et, avec les toiles des tentes, on faisait une espèce d’abri circulaire, on allumait un grand feu au milieu, et l’on passait la nuit autour, assis sur les sacs, serrés les uns contre les autres, la tête dans les mains. On finissait par s’endormir, mais on avait le lendemain de rudes courbatures.



Alfred Saint-Ange Briquet « Campement, équipement, coiffure, chaussure, ambulance. Types de l’armée française » in Alexis Godillot, *fourniture pour les armées*, planche 1 © Paris, musée de l’Armée, Dist. RMN / Emilie Cambier

NOTES PRISE PAR
UN GARDE NATIONAL D’ETRETAT

A dix heures, tambourinage dans les rues du village ; on se précipite hors de chez soi, on court, on fait cercle autour du crieur, et voici ce qu’il nous lit : « par ordre de M. le sous-préfet, tous les gardes nationaux sédentaires, armés ou non, de vingt à quarante ans, doivent être rendus demain au Havre, à la première heure. Réunion à quatre heures, sur la place de la Mairie, pour fixer l’heure du départ d’Etretat. Quiconque manquera à l’appel de main, au départ, sera passible des peines édictées en

vertu de l’état de siège ». Cette nouvelle levée s’applique à tous les hommes mariés ou veufs avec enfants. Les célibataires et veufs sans enfants avaient quitté Etretat le 14 novembre, et nous autres, les hommes mariés, nous leur avons fait la conduite jusqu’au Tilleul, sur la route du Havre. Ils étaient quarante environ, leur petit paquet à la main, un fusil à pierre sur l’épaule, tous s’en étaient allés de bonne humeur et de bonne volonté...